

Jonah Keri

— *L'extraordinaire saga de* —
Nos Amours
1969-2004

Traduction de l'anglais par Lucie Ricard
Adaptation de Julien Béliveau

e² Éditions
au
Carré



**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada**

Keri, Jonah

[Up, up, & away. Français]

L'extraordinaire saga de nos amours : 1969-2004

(Au panthéon des sports)

Traduction de : Up, up, & away.

ISBN 978-2-923335-69-8

1. Expos de Montréal (Équipe de base-ball) — Histoire. 2. Base-ball — Québec (Province) — Montréal — Histoire. I. Titre. II. Titre : Up, up, & away. Français.

GV875.M6K4714 2016

796.357640971428

C2016-940416-1

Les Éditions au Carré inc.
2100 boul. de Maisonneuve Est, bureau 002
Montréal, Québec, H2K 4S1
Téléphone : 514-316-5450
editeur@editionsaucarre.com
www.editionsaucarre.com

Publié en 2014 par Random House Canada, une division de Random House of Canada Limited, Toronto sous le titre *Up, Up, & Away*.

Maquette de la couverture : Kinos inc.
Traduction : Lucie Ricard (Ricard Communications)
Dessins intérieurs : Terry Mosher (Aislin) et *The Montreal Gazette*
Photos intérieurs : Russ Hansen
Photo de l'auteur : Edward DeCroce
Révision : Caroline Turgeon
Correction des épreuves : Gabrielle Tremblay
Adaptation : Julien Béliveau
Mise en pages : Édiscript enr.

Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada.

Les Éditions au Carré désirent remercier tout spécialement la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC) et le Fonds du livre du Canada (FLC) pour leur appui.

Canada
Société
de développement
des entreprises
culturelles
Québec

Toute reproduction intégrale ou partielle de cet ouvrage par quelque procédé que ce soit, et notamment par numérisation, photocopie ou microfilm, est strictement interdite sans une autorisation écrite de l'auteur.

© Les Éditions au Carré inc., 2016

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2016
Bibliothèque et Archives Canada
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
ISBN 978-2-923335-69-8 (version papier)
ISBN 978-2-923335-70-4 (version numérique)

DISTRIBUTION

Prologue inc.
1650, boul. Lionel-Bertrand
Boisbriand (Québec) Canada J7H 1N7
Téléphone : 1 800 363-2864
Télécopieur : 1 800 361-8088
prologue@prologue.ca
www.prologue.ca



Table des matières

Prologue.....	11
UN Le match d'ouverture.....	25
DEUX Nager dans sa propre piscine (1970 à 1973)	57
TROIS Le Kid et les autres jeunes (1974 à 1976)	79
QUATRE Cette bonne odeur de stade neuf (1977 à 1979).....	105
CINQ L'équipe des années 80 ? (1980-1981)	139
INTERLUDE « Maudit lundi ».....	175
SIX Pas à la hauteur (1982 à 1984)	189
SEPT Des chouchous sortis des oubliettes (1985 à 1989)	211
HUIT En attendant la victoire (1990-1993).....	245
NEUF « Nous savions que personne ne pouvait nous battre » (1994)	281
DIX L'université des Expos (1995 à 1999)	311
ONZE La fin (2000-2004).....	339
Épilogue.....	373
Remerciements	379
Références	387
Index	391



À papa Alec qui m'amena au Big O
voir Tim Raines frapper un carrousel,
et à papa Max,
qui eut le meilleur surnom
pour Rodney Scott (le Bûcheron)

♪ L'EST, L'OUEST



Prologue

Les Expos de Montréal sont presque décédés avant même d'avoir existé. On peut en mettre la faute sur les idées de grandeur de l'époque. Dans les années 60, peu de villes dans le monde avaient de plus grands rêves que Montréal. Pendant son deuxième mandat à la mairie, Jean Drapeau et son comité exécutif menaient la charge avec une quantité stupéfiante de projets ambitieux.

La Place-des-Arts, inaugurée en 1963, avait donné à Montréal un vaste centre culturel qui entraîna l'extension du centre-ville vers l'est. Ce qui n'était pas une mince affaire puisque la richesse et le pouvoir anglophones s'étaient traditionnellement concentrés dans l'ouest de la ville. Le métro de Montréal avait fait son voyage inaugural en 1966, plus d'un demi-siècle après que l'idée d'un métro eut été proposée. Son réseau devait grandir et devenir le système de transport en commun le plus utilisé au Canada.

Mais l'aventure la plus grandiose, la plus osée fut Expo 67. Montréal avait d'abord présenté sa candidature pour tenir la foire internationale en 1960, mais s'était inclinée devant Moscou. Deux ans plus tard, et après le retrait de Moscou, le maire Drapeau avait insisté pour une deuxième candidature. Le 13 novembre 1962, son souhait était exaucé : Montréal serait l'hôte de l'exposition universelle de six mois, d'avril à octobre 1967, célébrant le centenaire du Canada et soulignant la mentalité de la Ville de toujours viser plus haut.

Le problème était que le maire Drapeau agissait souvent d'abord et posait les questions par la suite. Il avait balayé du revers de la main des sites déjà disponibles en ville pour la tenue de l'exposition et il

avait plutôt proposé un titanesque projet de travaux publics : Montréal construirait de toutes pièces une vaste île au milieu du fleuve Saint-Laurent (l'île Notre-Dame), doublerait pratiquement la superficie d'une île existante (l'île Sainte-Hélène), et c'est là que se tiendrait Expo 67. Malgré son audace, le projet s'avérait un véritable coup de génie. La Ville allait déplacer les montagnes de pierres et les tonnes de matériaux que la construction parallèle du métro engendrait, draguant aussi du lit du fleuve limon et pierraille pour construire les îles.

Mais l'exécution en tant que telle du plan était affligée de problèmes presque insurmontables. Plusieurs têtes dirigeantes de l'organisation démissionnèrent après qu'une simulation informatique avait prédit que tout le travail de construction (des îles, du métro, d'un pont et de l'énorme exposition elle-même) ne pourrait jamais être effectué en quatre ans et demi à temps pour les cérémonies d'ouverture prévues pour avril 1967. Il y avait également des objections environnementales, des critiques d'autres villes canadiennes sur le bien-fondé de financer des projets aussi colossaux que susceptibles de gaspillage. S'ajoutaient aussi des inquiétudes financières majeures puisque un budget préliminaire de 167 M\$ en 1963 avait gonflé jusqu'à 439 M\$ quatre ans plus tard.

La Ville réussit quand même son pari. Les démissions massives de cadres avaient ouvert la porte à un nouveau groupe dédié à la réussite du projet. Un diplomate nommé Pierre Dupuy assurait la fonction de commissaire général et le superviseur du projet au jour le jour, Robert Fletcher Shaw, était un ingénieur intransigeant. Le groupe de gestion de projet, dirigé par Dupuy et Shaw, finit par être connu sous le surnom *Les Durs*. Sous leur gouverne, Expo 67 est devenue la plus grande exposition mondiale jamais tenue en Amérique du Nord, attirant plus de 50 millions de visiteurs et inscrivant un record de 569 500 personnes en une seule journée. Quand on avait demandé au maire Drapeau, en début de projet, ce qu'il espérait accomplir en recevant Expo 67 à Montréal, il avait répondu qu'il voulait que la ville soit l'hôte « de la plus grande exposition universelle de l'histoire ».

Ce que le monde a obtenu, c'est à la fois six mois de fête et un hymne au progrès. Il y eut de grandes performances de tous les genres, incluant du jazz, de l'opéra et du ballet. Les Grateful Dead s'y sont produits ainsi que Jefferson Airplane. Le *Ed Sullivan Show* a diffusé

sa quotidienne en direct du site pendant deux semaines attirant sur son plateau des vedettes comme The Supremes. Pour plusieurs visiteurs, cependant, c'était le volet éducatif de l'Expo qui suscitait le plus d'intérêt. Des pavillons présentant de vastes expositions élaborées sous le thème Terre des Hommes occupaient tout l'espace. Comme le décrivait la Presse canadienne à l'époque: «Les formes étranges et les ondes peu familières qui émanent de ces mille acres au centre du fleuve annoncent haut et fort une ère d'innovations dans le design, l'architecture, le transport, la construction, le cinéma et la communication des idées.» Expo 67 était le fun, mais de l'événement irradiait également une aura de grandeur.

C'est avec ce même degré d'ambition que le maire Drapeau et le directeur du comité exécutif de la Ville, Gerry Snyder, poursuivirent leur rêve d'une équipe d'expansion de la Ligue majeure de baseball. En faire la demande tout de suite et s'occuper des détails plus tard.

Ce dernier rêve trouvait ses racines dans une autre équipe de baseball qui était arrivée puis repartie: les Royaux de Montréal. La première mouture de la franchise avait joué à Montréal de 1887 à 1917 affiliée aux ligues de l'est et internationale, et une panoplie de gérants comprenant le futur membre du Temple de la renommée Ed Barrow y avaient fait figure.

Mais c'est la deuxième version des Royaux qui, finalement, eut son heure de gloire dans le monde du baseball et pour un temps, une base de partisans passionnés à la grandeur de *la belle province*. Les Royaux de 1928 à 1960 avaient conservé une seule affiliation avec la Ligue internationale, mais l'équipe ne prit vraiment son plein essor qu'après un bon moment de cette deuxième vie, soit après que les Dodgers de Brooklyn de la Ligue majeure en soient devenus propriétaires en 1939. Peu après, en 1941, les Royaux remportèrent le championnat de la ligue. Un an plus tard, Branch Rickey, le légendaire dirigeant d'équipe, passait des Cardinals de St. Louis aux Dodgers après avoir été le premier à mettre sur pied un système complexe et structuré de développement de clubs-écoles dans les ligues mineures. Quand il prit la direction générale des Dodgers à la fin de la saison de 1942, Rickey s'est immédiatement mis au travail pour développer le même système gagnant de clubs-écoles pour sa nouvelle équipe, avec les Royaux comme son plus précieux fleuron. Les Royaux ont

ensuite gagné six titres de plus, menés par un cortège de futures vedettes de la Ligue nationale. Don Drysdale, Roy Campanella, Duke Snider, émergèrent tous du club AAA de Montréal, tandis que Buzzie Bavasi, le dirigeant à l'origine des futures victoires en Série mondiale, menait le club pendant que le gérant et futur membre du Temple de la renommée, Walter Alston, tenait le gouvernail pendant quatre saisons. Bien que ce soit à Pittsburgh, avec les Pirates, qu'il forgeât essentiellement la carrière qui le mena au Temple de la renommée, Roberto Clemente passa aussi par Montréal.

Mais le clou du spectacle, l'homme qui gagna le cœur et l'esprit des Montréalais, fut Jackie Robinson. Il est fort possible que Robinson serait instantanément devenu une vedette dans les grandes lagues même sans avoir affiné son talent dans le AAA. Mais avait perçu avec justesse son éventuelle transition vers les majeures comme un défi mental et émotionnel encore plus que physique ou, du moins, tout autant.

Rickey jugeait que Montréal était une ville suffisamment invitante et progressiste pour accueillir l'homme destiné à devenir le premier joueur afro-américain de son temps à fracasser la barrière raciale traditionnelle de la Ligue majeure de baseball.

Les partisans affluaient au stade Delorimier pour voir le phénomène en action et Robinson fut loin de les décevoir. Dans sa seule année à Montréal, Robinson frappa pour ,349, eut une moyenne de présence sur les buts de ,468, volant 40 buts et démontrant un œil remarquable au marbre : 92 buts sur balles contre seulement 27 retraits sur trois prises en 124 parties.

Les Royaux gagnèrent le championnat de la Petite Série mondiale cette année-là, battant les Colonels de Louisville, champions de l'Association américaine, quatre victoires contre deux. La partie déterminante eut lieu le 4 octobre 1946, devant une assistance record de 19 171 spectateurs. Dans le *Pittsburgh Courier*, Sam Maltin, chroniqueur et ami de Robinson, décrivit ce qui suivit la victoire décisive remportée 2-0 par les Royaux.

Les placiers et policiers ne pouvaient pas tenir la foule hors du terrain. Les partisans refusaient de bouger et chantaient *Il a gagné ses épaulettes* et scandaient : « On veut Robinson. »

La situation frôlait l'émeute... Jackie apparut, et la foule s'est précipitée sur lui. Hommes et femmes de tous âges le seraient dans leurs bras, l'embrassaient, tiraient et déchiraient ses vêtements. Ils le prirent ensuite sur leurs épaules et le portèrent autour de l'avant-champ, s'égosillant à en perdre la voix. Jackie, le visage noyé de larmes, essaya de faire cesser les effusions. Ils le portèrent jusqu'au vestiaire. Sur place, il eut beaucoup de difficulté à paqueter son équipement puisque des hordes de partisans se succédaient pour venir lui souhaiter bonne chance, et tous lui dirent qu'ils souhaitaient qu'il revienne la saison suivante.

Quand Robinson quitta finalement le terrain, ses admirateurs en délire le poursuivirent jusqu'à son train. Décrivant la scène, Maltin écrivit: «C'était probablement la seule fois dans l'histoire qu'un homme de race noire fuyait une foule blanche animée par un sentiment d'affection plutôt que par le désir de le lyncher.»

Le passage de Robinson à Montréal et l'hospitalité des Montréalais produisirent un effet positif qui auréola la ville pour des décennies. Mais au fur et à mesure que Robinson et les autres futures vedettes des Dodgers quittaient pour la Ligue majeure, le noyau de talents des Royaux commença à s'étioler et, du coup, la foule aux matchs elle aussi. En 1960, les Dodgers décidèrent qu'ils pouvaient fonctionner avec deux clubs AAA au lieu de trois. Le 7 septembre de cette année-là, les Royaux disputaient leur dernière partie et c'en était fait du baseball de haut niveau à Montréal.

Ceci ne faisait pas du tout l'affaire du maire Drapeau ni celle de Snyder. Peu de temps après que la dernière paire de souliers à crampons eut quitté le stade Delorimier, les deux hommes se sont mis à la tâche pour tenter de ramener le baseball dans la ville. Une aventure qui durerait pratiquement une décennie entière.

Le premier pas significatif de Snyder fut un entretien avec le commissaire de la Ligue majeure de baseball, Ford Frick. Snyder et Montréal se présentaient trop tard pour espérer une équipe d'expansion en 1962, à l'époque où les Mets de New York et les Colt .45s (devenus plus tard les Astros) de Houston joignaient la ligue. Mais Snyder voulait de toute façon tâter l'intérêt de la ligue, question de

valider si une autre ronde d'expansion allait venir et si Montréal pouvait être une candidate valable. Frick informa Snyder que si Montréal désirait une future franchise d'expansion, la ville aurait besoin d'un stade approprié où accueillir une telle équipe, chose dont la ville, de toute évidence, ne disposait pas à l'époque.

Quand même, ce que Snyder n'entendit jamais durant leur entretien, ce fut le mot «non». Pour une ville qui allait réaliser plusieurs chantiers titanesques dans les années 60, souvent avec très peu de volonté politique et seulement une poignée de puissants alliés au départ, «pas de non voulait dire oui». Cet optimisme allait continuer de croître, surtout après que le successeur de Frick, William Eckert, ait dit en 1966 que le baseball *considérerait* une expansion dans un avenir rapproché. Si les propriétaires de la ligue étaient heureux d'engranger les frais d'expansion des nouvelles franchises, le baseball visait aussi à accroître sa présence régionale spécialement depuis que la NFL gagnait de la popularité. L'expansion allait se produire et Montréal allait avoir son tour au bâton.

Quand les propriétaires de la Ligue majeure de baseball se réunirent à Mexico en décembre 1967, Montréal lança sa demande officielle pour une équipe. Snyder présenta Montréal comme une ville cosmopolite au pouvoir économique grandissant avec le bassin de population et la ferveur partisane nécessaires à l'implantation et au développement d'un club des ligues majeures. Le maire Drapeau suivit avec son laïus. Un des représentants de la ligue assistant à la présentation de Montréal était John McHale, le commissaire adjoint de la Ligue majeure de baseball et un individu qui allait jouer un rôle d'importance dans l'histoire du baseball à Montréal.

«J'ai assisté à la première rencontre où le maire Drapeau s'est adressé au directeur général et aux propriétaires des clubs de la Ligue nationale», raconte McHale dans le livre d'Alain Usereau, *L'époque glorieuse des Expos*. «Il était un excellent vendeur, il avait dépeint un superbe portrait de Montréal. Walter O'Malley y avait eu des équipes pour le compte de Brooklyn et il avait été impressionné par la taille de la ville, Expo 67 venait tout juste de s'y dérouler... Tout ça sonnait très bien. Il avait aussi dit qu'il y avait des gens intéressés qui mettraient jusqu'à 10 M\$ pour acheter la franchise d'expansion de la ligue, et tout le monde quitta la rencontre plutôt content.»

L'histoire et le succès des Royaux jouaient fortement en faveur de Montréal, donnant à la ville un avantage mince, mais possible, sur les autres villes candidates à l'expansion de la Ligue nationale : Buffalo, Dallas-Fort Worth, Denver, Milwaukee, San Diego et Toronto. O'Malley, le propriétaire des Dodgers et l'homme qui avait été président de plusieurs éditions des Royaux, s'en souvenait.

Encore une fois survint une de ces formidables coïncidences dont Montréal avait été bénie au cours des années 60 : c'était O'Malley qui présidait le comité d'expansion de la Ligue nationale, O'Malley dont l'opinion pèserait le plus fort lors des délibérations de la ligue à savoir quelles deux équipes joindraient les autres clubs pour la saison 1969.

Tout de même, une équipe de la Ligue majeure au Canada, au Canada français, était une tout autre affaire aux yeux, du moins, de certains observateurs de l'époque. Quand O'Malley se présenta au podium pour annoncer le nom des deux nouveaux clubs membres de la Ligue nationale le 27 mai 1968, San Diego était considérée comme une certitude tandis que Milwaukee, Dallas et Buffalo se partageaient les meilleures probabilités pour le second choix. Sans surprise, San Diego obtint sa franchise et vogua pratiquement sans anicroche jusqu'au match d'ouverture de la saison 1969. Le second choix, lui, fut une réelle surprise : Montréal. Mais dans ce dernier cas, les étapes menant à l'ouverture de la saison n'allaient pas se dérouler avec autant de fluidité qu'à San Diego. Si Expo 67 avait dû absorber des millions en dépassement de coûts, faire face à la défection de l'équipe originellement responsable du projet, surmonter plaintes et protestations de toutes sortes et construire deux îles à partir de presque rien pour finalement devenir réalité ; avoir une équipe de la Ligue majeure de baseball de calibre et prête à disputer des matchs en moins d'un an allait demander un vrai miracle.

Le premier problème colossal que Montréal devait résoudre était la mise sur pied d'un groupe de propriétaires pour financer et diriger l'équipe. Un des candidats les plus prometteurs était Charles Bronfman qui avait été contacté par Snyder une première fois quelques semaines seulement avant l'annonce de la fin mai. Bronfman était un héritier de la fortune de la Distillerie Seagram's, un cadre supérieur de 36 ans avec les capitaux pour faire un gros investissement et, comme le futur allait le démontrer, le désir de

se faire un nom bien à lui, hors de l'industrie des boissons alcooliques. Bien que le moment choisi soit tout à la fois subit et tardif, la requête initiale de Snyder n'excédait pas les moyens financiers de Bronfman. Snyder voulait former un groupe de propriétaires qui investiraient chacun un million de dollars. Bronfman serait-il intéressé ?

« J'ai dit, s'il y a un stade couvert, j'embarque », raconta Bronfman en 2011 lors d'une entrevue à ses bureaux de New York. « Alors mon épouse m'a demandé : "C'était quoi ça au juste ?" et je lui ai dit : "Bien, Gerry Snyder veut que je m'engage pour un million de dollars." Elle m'a dit : "Un million, et tu as accepté comme ça ?" J'ai dit : "Ça n'aboutira pas de toute façon." Ensuite, je n'ai vraiment plus entendu parler de rien jusqu'à un soir où ma femme et moi étions au lit et j'entends l'annonceur de la station CJAD dire : "Et maintenant on apprend la nouvelle du retour du baseball à Montréal." Je l'ai regardée et je lui ai dit : "Oh merde ! Maintenant on est pris." »

Une semaine après l'annonce, Snyder a finalement convoqué une rencontre des propriétaires. Cependant, au lieu des 10 partenaires attendus, seulement six se présentèrent. Parmi les six, Bronfman jugea que deux seulement possédaient ce qu'il considérait comme des aptitudes de leader : lui-même et l'entrepreneur Jean-Louis Lévesque. Bronfman parla en premier. « Je lui ai dit (à Lévesque) : "Félicitations, tu es le président." Et il a dit : "Wow ! qu'est-ce que tu veux dire, je suis le président ?" Et je lui ai répondu : "Tu es le président. Il nous faut un francophone comme président, tu es le président." »

Autodidacte, Lévesque avait fait son chemin dans le secteur bancaire jusqu'à éventuellement former Lévesque, Beaubien Inc., la compagnie qui deviendrait le plus important courtier en valeurs mobilières propriété de Canadiens français, au Canada. Il siégeait à de prestigieux conseils d'administration, il avait le respect des communautés d'affaires de Montréal, du Québec et du Canada, c'était un homme reconnu pour ses activités de philanthropie. Il devait même, quelques années plus tard, être intronisé au Panthéon des sports canadiens pour ses réalisations en tant que propriétaire et éleveur de pur-sang. « Il était un Montréalais très fortuné et très connu », dit Bronfman. « C'était tout un homme et c'était le choix parfait. » Et, oui, dans une ville qui était à l'époque (comme maintenant d'ailleurs) à la fois

bilingue et majoritairement francophone, ça ne nuisait pas d'avoir un nom de famille tel Lévesque comme chef de file.

Mais même avec Bronfman et Lévesque apparemment à bord, les choses étaient loin d'être stables. En se concentrant encore une fois sur le gros de l'idée au lieu d'en examiner les détails importants, Snyder avait mis en péril le futur du baseball à Montréal — avec tout de même un blâme partiel à la ligue pour ne pas avoir fait de vérifications préalables ni n'avoir constaté la pauvreté de la candidature de la ville. Que la première rencontre entre les propriétaires potentiels n'ait pas eu lieu avant que la candidature de la Ville n'ait été retenue, que seulement six des personnes visées se présentent au lieu des 10 prévues, que l'échéancier des dates limites cruciales ne soit pas respecté pendant que s'écoulait l'été... tout cela aurait été suffisant pour effrayer même le plus fervent partisan du projet. L'homme d'affaires Robert Irsay avait originellement été pressenti comme un des membres du groupe de propriétaires, mais il se retira et on n'entendit plus parler de lui en lien avec le sport professionnel jusqu'à ce qu'il fasse l'acquisition des Rams de Los Angeles en 1972 (pour ensuite échanger les franchises pour hériter des Colts de Baltimore qu'il allait ensuite déménager à Indianapolis en plein milieu de la nuit, 12 ans plus tard). Le plus dur coup, cependant, vint de Jean-Louis Lévesque. La figure publique de la nouvelle franchise de baseball se retira du groupe de propriétaires le 31 juillet 1968, plus ou moins à cause d'un conflit avec un politicien local, Lucien Saulnier (qui était très impliqué dans le projet de baseball), mais surtout à cause de l'incapacité du groupe à se décider collectivement et à réaliser quoi que ce soit rapidement.

Le moment du départ de Lévesque n'aurait pu être plus mal choisi. Le groupe n'avait plus que 15 jours pour remettre un dépôt de 1 120 000 \$ à la Ligue nationale, sinon une autre ville se verrait octroyer une franchise de la grande ligue pour le printemps suivant. Heureusement, même sans Lévesque le groupe avait les reins assez solides pour payer la première tranche requise. Un plus gros problème, celui que personne ne semblait savoir comment résoudre, était la même question que Bronfman avait posée à Snyder la première fois que les deux avaient parlé de baseball à Montréal, et la même à laquelle Ford Frick avait demandé à Snyder de répondre six ans auparavant : Où diable l'équipe allait-elle jouer ?

L'idée d'un stade couvert qui protégerait les amateurs et les joueurs des températures peu clémentes de début de printemps et d'automne avait longtemps occupé les esprits de Snyder et de Drapeau. Au fur et à mesure que la Ville progressait dans sa candidature pour une équipe, ce concept germait. Quand Montréal a finalement reçu l'assurance d'une franchise, l'idée a fleuri. Drapeau était tellement sûr que la Ville pourrait réussir le pari qu'il écrivit une lettre à la Ligue nationale en promettant que la future franchise de baseball de Montréal ouvrirait sa saison 1971 dans un stade couvert flambant neuf — sans aucun doute. Cette lettre, jumelée à la mince fenêtre dont disposait désormais la ligue pour s'assurer qu'il y aurait un partenaire à San Diego (n'importe quel partenaire) sur le terrain huit mois plus tard, furent les principales raisons qui firent que la Ligue nationale persista avec la candidature de Montréal. La missive rassurait ceux qui s'inquiétaient que tout serait bientôt parfait.

Mais tout n'était pas parfait. Bronfman et les partenaires qui restaient n'allaient pas verser l'argent qu'il leur fallait encore donner pour garder l'équipe en vie, encore moins engager un président ou, en fait, faire quoi que ce soit tant qu'ils n'auraient pas quelque chose de définitif à propos du stade.

«Alors je faisais des allers-retours entre Drapeau et Saulnier», dit Bronfman. «Drapeau, qui à un moment donné m'avait dit que j'étais son meilleur ami dans le monde entier — ce qui me paraissait plutôt étrange: je n'avais jamais été chez lui, il n'était jamais venu chez moi — et Saulnier, qui ne cessait de répéter ses deux mots favoris "certainement pas". Alors un jour, j'ai demandé à Saulnier: "Qu'advient-il du stade couvert?" "Quel stade couvert?" demandait-il. J'ai dit: "Bien, le maire a écrit une lettre à la Ligue nationale leur disant que nous aurions un stade couvert dans deux ans." "Eh bien, dit-il, c'est très bien. Montre-moi où ça dit qu'il est autorisé par le conseil de Ville ou le comité exécutif à écrire cette lettre." J'ai dit: "Quoi? Il aurait écrit une lettre sans aucune autorisation?" Il m'a répondu: "Écoute, tu peux écrire une lettre, je peux écrire une lettre, le gars qui lave le plancher peut écrire une lettre. Il a écrit la lettre. Il n'était pas autorisé à le faire." J'ai pensé: "Oh! mon Dieu!"»

Avec l'arrivée imminente de la date limite du 15 août, la pression de la ligue sur Montréal augmentait. Le grand projet de stade

de Drapeau, toujours une coquille vide, n'existant que sur du papier à lettre, Bronfman se mit à la tâche d'écrire la sienne, sa lettre de démission du groupe de propriétaires. Il alla rencontrer le maire pour lui remettre la note en personne. Le maire se permit de lui faire la leçon. « Mon père m'a enseigné de ne jamais prendre une décision sur un coup de tête », répondit Drapeau à Bronfman, qui essayait de le faire revenir sur sa décision en le culpabilisant.

Cependant, la décision de Bronfman était loin d'être un coup de tête. Le maire et ses sbires n'avaient accouché que de blabla pendant des mois, et Bronfman n'entrevoyait aucune façon de sauver l'opération en quelques jours seulement. Mais le maire Drapeau lui demanda encore une petite marge de manœuvre. Donne-moi 24 heures, le supplia-t-il, et peut-être que quelque chose va se passer. Au diable, se dit Bronfman, pourquoi pas ? Le matin suivant, Bronfman et ses futurs ex-partenaires se réunissaient à son bureau pour faire leurs adieux quand le téléphone sonna. C'était le maire Drapeau. « J'aimerais que tu viennes à l'hôtel de ville, s'il te plaît. » Et il ajouta : « Toi seul. Personne d'autre. »

Est-ce que la prière de Drapeau avait été entendue ? Ou ne serait-ce encore qu'un écran de fumée parmi les nombreux autres des récents mois ? Bronfman obtempéra, ne serait-ce que par courtoisie. Ce qu'il vit le renversa. C'était un spectaculaire dessin en couleurs d'un nouveau stade. Drapeau avait convoqué un groupe d'ingénieurs et d'architectes de la Ville à son bureau immédiatement après sa rencontre avec Bronfman le jour précédent, et leur avait dit de travailler jour et nuit jusqu'à ce qu'ils réalisent quelque chose qu'ils pourraient présenter avec fierté. Mais quand même, un dessin — peu importe sa beauté — n'allait pas tout régler. Drapeau doubla la mise, acceptant de faire équipe avec Bronfman pour négocier avec Saulnier, le joueur clé de la ville qui représentait l'obstacle incontournable entre la venue d'une équipe et une entente pour un nouveau stade.

Une fois Lévesque hors du portrait, Bronfman s'associa avec d'éminents hommes d'affaires de la région, Lorne Webster, Hugh Hallward, Paul et Charlemagne Beaudry et Sydney Maislin, pour former le conseil d'administration des investisseurs, Bronfman agissant à titre de président du conseil et de partenaire majoritaire. Avec le support de la Ville, les partenaires étaient maintenant revigorés et bien

déterminés à ramener le baseball à Montréal. Quant à Bronfman, c'était pour lui l'occasion de faire quelque chose, comme il le disait, pour sa «ville, sa province et son pays». Obtenir l'assurance du nouveau stade avait scellé sa décision. (Bronfman allait plus tard apprendre que Drapeau avait alors d'autres motifs, cachés, et que bâtir un stade était surtout une façon d'obtenir les Jeux olympiques et peut-être même d'intéresser une équipe de la LNF à s'installer à Montréal. Mais rien de cela n'importait à ce moment-là.) «Ma mère voulait que je m'implique avec l'orchestre symphonique», dit Bronfman, «mais je n'aimais pas tellement les orchestres symphoniques à cette époque. Ou avec les musées, mais je n'aimais pas les musées. Tout à coup, il y avait cette opportunité de faire ce que j'avais toujours rêvé de faire, dans un domaine qui me passionnait.»

Malheureusement, ce n'était pas assez pour apaiser les inquiétudes de la Ligue nationale. Pendant que Bronfman et les leaders civiques planchaient sur tout le dossier derrière des portes closes, des rumeurs ont commencé à circuler voulant que la ligue puisse «soulager» Montréal de sa franchise et l'offrir à Buffalo. La raison en était simple : Buffalo avait un stade prêt à accueillir les foules, le War Memorial Stadium, tandis que Montréal n'en avait pas. Même avec un plan en place à long terme pour un stade et la bénédiction de la ligue pour y arriver seulement en 1972, Montréal avait tout de même besoin d'un endroit temporaire où jouerait l'équipe les trois premières saisons (finalement, ce serait pendant beaucoup plus longtemps que ça, comme l'avenir le dirait, mais personne n'en savait rien à l'époque). Le stade Delorimier, l'ancienne demeure des Royaux, fut brièvement considéré. Mais il manquait au parc de 20 000 sièges les installations matérielles modernes indispensables pour la tenue de parties de la Ligue majeure. Il était situé dans un secteur résidentiel densément peuplé avec très peu de stationnement, et des rénovations majeures auraient été impossibles. De toute façon, à cette époque, la Ville avait déjà acheté le site avec des plans pour le convertir en école.

Pour un temps, l'Autostade sembla le candidat le plus prometteur. Construit par cinq compagnies automobiles pour Expo 67, l'Autostade était un bâtiment bizarre, de forme ovale avec 19 gradins individuels en béton qui pouvaient être désassemblés et réaménagés pour accueillir différents événements. Mais malgré sa versatilité et

sa flexibilité, c'était pratiquement impossible de le voir se transformer en un stade de baseball pleinement fonctionnel et conforme aux standards de la ligue. Les urbanistes de la Ville tentèrent néanmoins d'y arriver. Durant la première phase, ils sépareraient les sièges en deux sections pour permettre l'aménagement des lignes de jeu. Ils augmenteraient ensuite le nombre de sièges de manière draconienne, passant d'environ 25 000 sièges, après cette première réduction due à l'aménagement, à 37 000 en fin de projet. Les urbanistes croyaient que ces aménagements pourraient être complétés en quelques mois, à temps pour le match d'ouverture de 1969. Et ils croyaient qu'ils pourraient être réalisés à peu de frais.

Mais le prix s'emballa quand il fut question d'ajouter un toit en plus des 12 000 sièges — une idée que plusieurs défendaient en disant que l'Autostade était presque neuf et serait appelé à accueillir d'autres événements, sportifs ou non, après le départ des Expos. Pire encore, le bail de l'endroit était détenu par les Alouettes de Montréal de la Ligue canadienne de football qui exigeaient un montant faramineux pour les trois ans où l'équipe de baseball prévoyait y jouer. Sans surprise, la Ville rejeta la proposition.

Faisant des pieds et des mains pour trouver n'importe quelle solution semi-passable, Drapeau finit par tourner son attention vers le parc Jarry. Situé à environ cinq kilomètres au nord-est du cœur du centre-ville, l'immense parc municipal occupait le cœur du quartier Villeray, entouré de duplex et de triplex. Si l'Autostade offrait une installation d'envergure convenable, mais simplement mal adaptée pour le baseball dans sa configuration actuelle, le parc Jarry, tel qu'il se trouvait, offrait encore moins : bien que ce plus grand parc offrait un vrai losange de baseball, ce terrain n'était pas assez vaste ni approprié même pour une équipe des ligues mineures de haut niveau, donc encore moins pour les grandes ligues.

Avec la candidature de Montréal sur le point de s'effondrer, il faudrait que Drapeau et compagnie puissent convaincre la Ligue majeure de baseball qu'un terrain de balle de niveau amateur de 3 000 sièges pourrait être, en huit mois, converti en un stade de calibre Ligue majeure avec une capacité augmentée de 10 fois, un meilleur éclairage, des vestiaires fonctionnels, des concessions alimentaires, un panneau d'affichage et tout le reste.

Le maire Drapeau prit le dossier en main et invita le président de la Ligue nationale, Warren Giles, pour une visite. Il insista sur la localisation du stade : à moins de deux kilomètres de l'autoroute Métropolitaine et à distance de marche d'une station de train de banlieue. Giles jugeait favorablement ces caractéristiques, mais dans les faits, la ligue cherchait des raisons pour donner son approbation. Si tardivement dans le processus, retirer sa franchise à Montréal et l'envoyer à une autre ville — même une qui aurait déjà un stade fonctionnel — aurait été problématique pour plusieurs raisons. En fait, le supposé ultimatum de la ligue avait surtout eu pour objectif de mettre toute la pression sur Montréal. Finalement, ce fut Drapeau, le charmeur, qui conclut le marché, convainquant Giles d'accepter le parc Jarry et la ville, une fois pour toutes.

La chronique de Ted Blackman dans le *Montreal Gazette* du 9 août 1968 titrait «le grand chelem désespéré de Drapeau sauve l'équipe». La réaction de Bronfman fut tout aussi directe au but : «On va jouer au baseball. Oui, on a réussi.»

Il restait, cependant, une étape majeure à franchir avant que l'équipe ne foule le sol du terrain : il fallait lui trouver un nom. «Les Royaux» émergea rapidement comme un favori de la première heure et un clin d'œil à l'histoire du baseball dans la ville ; mais comme par hasard, l'équipe d'expansion de Kansas City avait déjà adopté le nom pour la saison qui venait. Parmi les autres noms proposés, on trouvait des suggestions tant en anglais qu'en français. «Les Voyageurs» était un des noms qui sonnaient bien. Une des suggestions en anglais devait s'avérer prophétique des décennies plus tard : «The Nationals».

À la fin, cependant, c'est du sillage de l'Exposition universelle que viendrait l'inspiration finale, un nom d'équipe tant anglais que français. C'était un clin d'œil aux années 60, aux ambitieux projets qui, privés de planification et d'attention aux détails — des cafouillis potentiellement catastrophiques —, s'étaient pourtant avérés de grands succès. Le club créé dans cette atmosphère ambitieuse connaîtrait tant ses propres triomphes dans les années à venir que sa part de drames. Mais pour l'instant, c'était le moment de célébrer. La Ville aux rêves démesurés avait encore réussi. Et Montréal avait une équipe bien à elle. Les Expos !